

Van Hoa Tran

# Le Chemin du retour -Itinéraire-





## **Avant-propos**

Le temps passe, comme coule une rivière...

Le temps d'une vie, où l'être humain tente de repousser les limites de la condition humaine et échafaude des projets. Telle une feuille emportée par le courant, il pourra disparaître au bout du chemin, avec des rêves en suspens.

Le temps de l'histoire, où les individus et les peuples tentent de lutter collectivement pour leur liberté et leur survie. Mais telles des millions de feuilles emportées par le courant, nombreux disparaîtront dans le gigantesque cimetière des cultures et des civilisations, sans laisser de traces.

Le temps de la conscience, où chacun peut avoir mille et mille occasions de briser les murs de sa prison. Par la volonté et l'action, « le moi centre de l'univers » permet à l'homme de changer ses conditions de vie – étape nécessaire dans la quête du bonheur, mais point suffisante.

Vivre, c'est chaque jour tenter de retrouver le chemin du retour. Quel est ce pays natal, source de la Vie ? Regardons ces lucioles qui cherchent la route dans la nuit, tels des rayons de lumière désireux de regagner leur foyer.

Il en est de même de la Vérité, cette lumière qui éclaire notre conscience. C'est elle qui nous conduira, toi et moi, jusqu'au bout de la route, sur l'autre rive, dans un endroit où il n'y aurait plus matins, midis et soirs, mais rien qu'une lumière sans fin.

Ce voyage, nous avons décidé de le faire ensemble. Toi, tu es celle qui partage ma vie et mes espoirs depuis de nombreuses années, et toi aussi, ce bébé qui vit et grandit en moi depuis le premier jour de mon périple sur terre.

## Une nouvelle aurore

*« Que l'homme est né pour le bonheur, certes toute la nature l'enseigne. C'est l'effort vers la volupté qui fait germer la plante, emplit de miel la ruche, et le cœur humain de bonté »*

(André Gide)

### Une journée à Deauville, en mer de Normandie

Un jour à fin mars 2011. Le réveil sonne les 6 heures du matin. Une fois, deux fois, puis trois fois, décidé à me faire sortir du lit. Je me retourne, étends le bras, cherche dans le noir à rattraper le bruyant objet bien trop zélé. Voilà le bouton, j'appuie. Un bruit sec. Puis plus rien, silence complet. Quel bonheur ! Tranquillité retrouvée ! L'objet a retrouvé aussi sa discrétion, pour toute la journée.

Peu à peu, je me rends à l'évidence : une journée de travail nous attend, comme elle attend bien d'autres. Métro, boulot, dodo : le rythme est pris depuis tant d'années.

En fait, je suis réveillé depuis longtemps. Comme d'habitude, et contrairement à d'autres qui profitent des premiers moments de la journée pour emmagasiner un maximum d'énergie pour le corps, j'adore rester au lit et, dans le noir, laisser vagabonder mes pensées. C'est dans ces moments que je reviens sur des questions, des problèmes laissés la veille sur le feu, pour en chercher à nouveau les solutions. Après une nuit de sommeil, l'esprit retrouve sa vitalité comme un corps après une douche matinale.

Ce matin-là, ma préoccupation : comment rédiger les premières pages de mon livre ? Ce livre qui raconte une étape essentielle d'une vie, la dernière. Je n'en connais pas la fin, même si j'en entrevois déjà les contours. Des choses vagues que tout un chacun peut avoir en tête avant de prendre la route, puisqu'on veut toujours trouver quelque chose au bout du chemin, ne serait-ce qu'un espoir. Il y aura certainement des surprises sur cette route, comme sur toutes les routes d'une aventure. Comment rédiger les premières pages de ce récit ? Je suis redevenu cet élève que j'étais jadis, si souvent paralysé devant des pages vides, pour des copies à rendre. Je sais pourtant que c'est par un voyage que je dois débiter ce livre, ce livre qui raconte lui-même une longue aventure commencée il

y a plus de soixante ans, à l'autre bout de la planète, dans un petit pays d'Asie du Sud-Est, le Vietnam. Ce pays que borde le Pacifique, j'en parlerai plus longuement par la suite ; pour l'heure, je veux parler d'une autre mer et d'un autre voyage, celle de Normandie et celui qui nous amène ici à Deauville, en France.

C'est ici que, sans tambours ni trompettes, sans contrat ni témoins, nous avons scellé notre alliance, juste par quelques paroles et quelques gestes, quelques regards ; c'est ici que nous avons décidé, toi et moi, de prendre ensemble cette route que nous appelons « le chemin du retour ». Pourquoi l'appeler ainsi ? Nous en connaissons les raisons, vous les connaîtrez par la suite.

Ce livre sera notre carnet de route.

Deauville, donc. Une ville bien connue de France, très touristique. Bourgeoise, aussi, avec ses villas de bord de mer reconnaissables à cette architecture typique, ces petites tuiles plates et noires, ces murs de chaumes, ces poutres de bois. Ces résidences devant lesquelles on s'arrête, juste pour regarder, souvent secondaires et dont les propriétaires ne profitent que quelques jours pendant l'année. Deauville est également connue pour son Casino, son festival du film américain, ses grands hôtels arborant des drapeaux de tant de couleurs, tous ces lieux et les vedettes, souvent de cinéma, qui les visitent. Les photographies de ces vedettes, on les trouve

accrochées aux murs ; leurs noms, parce qu'ils sont célèbres, sont inscrits le long des promenades. Nos noms ne le sont pas, – et si nous sommes les vedettes de quelque chose, c'est de notre propre histoire, anonyme. Ainsi, il nous arrive de fouler leurs empreintes, une ou deux fois l'an, pendant un week-end. Nous les croisons, eux ou leurs fantômes, mais cela n'importe pas.

Ce qui importe, c'est nous, et les produits de la mer qu'on ne déguste qu'ici, et l'océan, justement, l'océan et cette haleine salée qu'il nous donne à respirer, et l'air, et le grand vent du large.

Deauville et Paris ne sont pas si éloignées ; dans un monde si grand, on en ferait des voisines. Par l'autoroute, nous y allons tout droit. Sur la route et le long de la côte, c'est, chaque fois, un plaisir lorsque la belle campagne défile à nos côtés, et ses champs de blé, de colza ou de tournesol, ses villages mangés par la verdure, le toit de ces maisons plantées autour du clocher de l'église. Nous passons près de Giverny où, plusieurs fois, nous nous sommes arrêtés pour les voir, ces fleurs, et le jardin de Claude Monet. D'autres lieux ponctuent et marquent le voyage, des endroits plus connus sans doute et haut-lieux de l'histoire : les vestiges de la deuxième guerre, son encombre de silence et d'émotion, les plages du débarquement, les falaises, les musées et les cimetières. Plus loin, Cabourg, que nous avons aimée aussi et qui, pour nous, s'appelle toujours Balbec, cette petite ville que

d'abord nous avons découverte au travers des mots de Marcel Proust, dans sa *Recherche*.

Tant de choses à aimer en trois heures de route. Et puis, au bout, c'est l'océan, et la sensation, enfin, d'être dans le vrai, après trop d'années et de questions posées à soi-même sur le sens de la vie. Face à l'océan, ce miroir de la condition humaine et, plus encore, *cette porte vers un ailleurs*, je suis là, je regarde et je respire. Je vis. Combien de fois suis-je passé devant ces eaux et sans même un regard vers elles ? Combien de temps ai-je dû vivre sans cela, parce qu'il faut bien commencer par le reste, par le travail, parce qu'il faut bien, d'abord, gagner son pain et sa place au soleil ? Combien de temps ai-je attendu pour me trouver là, face à elles, et pour m'entendre enfin penser, pour me laisser *le temps* de m'entendre penser ? Ici et maintenant, je sens que la vraie vie existe, et je sens qu'elle commence. Je ne saurais affirmer avoir découvert le sens de la vie. Je ne saurais enseigner la quête du bonheur, du bonheur pour soi et pour toujours, à quiconque. Cependant quelque chose ici fournit sa part de réponse, l'océan parle à qui sait l'écouter. Les deux rives de la vie sont là-devant, séparées par l'infini. Je suis debout sur l'une d'elle, et je me demande : « Qu'y a-t-il de l'autre côté, sur l'autre rive ? » L'existence et le chemin de la vie nous mènent quelque part, de cela je suis certain, mais où, et vers quoi ? Quoi, sinon la mort de ce corps que nous aimons et qui nous colle à la peau ?

J'en suis persuadé à présent : ce livre devait commencer, et il commencera par ce voyage à Deauville. C'était le 1<sup>er</sup> Janvier 2011, je me je rappelle, un jour en tout point mémorable. Il était 7 heures du matin, nous étions déjà sur la route, alors que la majorité des gens autour de nous devaient dormir ou se remettre de leur nuit, peut-être arrosée de tant de choses, de rires, de vins et d'amour. Pour une grande partie de l'humanité sur terre, ce jour est le premier d'une longue série, 365 jours, une année qui vient au monde.

Mais c'est également le jour de mon anniversaire, et un autre commencement, une autre naissance. Pendant la nuit, mes enfants ont pensé à leur père, qui m'ont envoyé des textos, des *joyeux anniversaire* qui, toute la journée, m'auront tenu compagnie. Pour eux, il ne s'agissait que de mon soixante-deuxième anniversaire, un de plus. Pour moi, c'était bien davantage ; ils ne ravivaient pas en moi le souvenir de ma naissance, j'en fêtais une, une nouvelle naissance, le premier pas d'une nouvelle étape.

Le déroulé standard d'une vie, je le vois volontiers en effet avec des étapes. Trois au total. D'abord, on vit avec ses parents, période de préparation, durant laquelle des formations nous sont dispensées, et des valeurs inculquées. Puis, on quitte les parents, on entre dans la « vie active », on travaille, on est responsable de ses faits et actes, on découvre ses propres valeurs et, si on en a envie, on fonde une

famille, on a des enfants à qui on offre des formations et inculque des valeurs, pour que le cycle continue. Enfin, dernière étape, on sort de la « vie active », on peut faire le bilan de sa vie, et on peut s'attendre à mourir tranquille avec la conscience claire, ou on peut continuer à vivre, mais *autrement*.

Oui, absolument, il faut que le livre commence par ce voyage à Deauville, départ pour le dernier palier et vers de nouveaux horizons où le sens de la responsabilité, du devoir, devra laisser une place à la quête du bonheur et du sens de la vie.

Vivre heureux, mais aussi mourir heureux, apaisé.

Sur ces réflexions, il faut que je me lève vite, afin de les noter quelque part. Que je t'en parle aussi, et que tu m'aides à faire le récit de ce voyage si particulier. Aussitôt décidé, aussitôt fait. Je me débarrasse de la couette et sort du lit, vite fait.

En dix minutes, la vaisselle, vestige du repas de la veille, est faite. En vingt minutes, le petit déjeuner est consommé. Petit déjeuner très *petit* en effet : un petit café, de petits morceaux de pain, un peu de confiture. Largement suffisant pour deux petits ventres de moineau.

– Le dernier voyage à Deauville, tu te rappelles ? Comment ça s'est passé ? J'ai besoin de détails, pour le livre.

– Mais c'était comme d'habitude : on est partis très tôt, on est rentrés très tard. Et on a bien mangé. Pour

moi je suis allée tenter ma chance au Casino et, comme d'habitude, j'ai perdu. Vingt euros tout juste, parce qu'il n'était pas question d'en perdre plus – comme d'habitude.

Avec cela, je suis bien avancé.

– Comme d'habitude, évidemment !... Mais il me faut des précisions, et puis il y a des choses que tu n'as pas vues. Surtout des choses qui se passaient en moi. Ecoute donc, que je te raconte.

Ce matin-là, nous avons bu juste un petit café avant de partir, pour avoir après le plaisir de nous arrêter sur la route et d'y prendre notre petit déjeuner. La Peugeot était garée dans l'allée du jardin. Après le chargement de la voiture, tu fermais le portail du jardin, tandis que je descendais au sous-sol pour fermer la porte du garage. Puis, moteur. Nous voilà partis, direction Paris...

La Peugeot filait tout droit, sans encombre. Un matin pareil, pas un chat sur l'autoroute, notre voiture était toute joie dehors. Son chauffeur n'était pas moins enthousiaste. Le regard droit devant, avec de légers mouvements de la tête, rythmés par les refrains d'une musique connue par cœur. Une demi-heure plus tard, à 110 km/h, nous arrivâmes au périphérique de Paris, avec ses immenses panneaux de direction. Paris Centre, à gauche ; périphérique Sud, au milieu ; périphérique Nord, à droite. Mais oui ! je connais la route par cœur, il faudra prendre la voie du milieu. Et pourtant, au point de bifurcation,

mystère : c'est à droite que j'ai tourné le volant. Périphérique Nord.

J'entendais alors quelqu'un taper des coups à « ma » porte, dans ma tête, quelqu'un que je connais trop bien, un ami presque, mon ami « la colère », puisqu'il avait l'habitude de se présenter chaque fois que j'avais à faire face à de petites ou grandes contrariétés. A côté de moi, pourtant, tu ne te rendais compte de rien. Tranquille, tu m'as murmuré à l'oreille :

– Ne t'en fais pas, j'ai bien vu une petite pancarte au bord de la route, « Direction Rouen ».

C'est vrai, c'est bien Rouen, ville par laquelle il faut passer pour aller à Deauville. Je ne peux qu'en convenir. De toutes façons, le périphérique étant circulaire, au bout d'un certain nombre de portes de sortie, on finira bien par trouver la bonne.

Quelle logique implacable !

Sur ce, « la colère », d'un seul coup, disparaissait, sans avoir eu le temps de s'installer. Je ne laissai rien entrevoir, retrouvai mon calme, suivis la route, mais sans les refrains de musique.

Paris pourtant n'est pas un petit village et il faut s'armer de patience pour en faire le tour complet. En voiture, dix petites minutes devenaient alors de très longues minutes.

Puis vingt minutes, encore plus longues.

Toujours rien devant.

- Combien de portes, déjà ?
- C’est quoi, la prochaine ?
- Combien, encore ?

Au rythme des questions, j’entendais à nouveau l’ami « la colère » frapper à la porte. J’entendais même son rire narquois. Et toi à côté, tu restais silencieuse. Serais-tu en train de douter ? de perdre patience ? Il fallait réagir vite, et bien. Il faut qu’il reste dehors, l’ami. Qu’il ne vienne pas nous perturber, semer la discorde, surtout pas aujourd’hui : Il faut rapidement faire demi-tour.

A la première sortie, je tournai le volant, sortis du périphérique, puis y rentrai dans le sens inverse. Le coup de volant énergique a fait tomber notre ami, et je ne le revis plus depuis lors.

Ce trajet, qui exceptionnellement aura duré quarante minutes de plus que d’habitude, je me le figure comme un combat. En ce jour de janvier si particulier, il s’agissait pour moi et pour tous les deux de préserver notre joie intacte et ce bonheur, que je ressentais, complet. Ce combat, c’est ensemble que nous l’avons gagné. La colère n’avait fait qu’effleurer notre faiblesse, – pour ne pas dire *la mienne*. Depuis, pourtant, je sais que ce combat on ne le gagne que par soi-même, que le bonheur, qui est un sentiment personnel, doit être défendu *en soi*. Dans la vie en société, nous devons déployer efforts et détermination, afin de nous faire une place, de la

*gagner* ; la vie intérieure nécessite les mêmes investissements de notre part, et c'est la paix, ici, qui est en jeu. Cette dualité, je la vois comme une maison à deux étages, dont le deuxième, le plus haut, doit être laissé impénétrable, un étage où nous seuls avons le droit de siéger. Notre tranquillité, notre paix intérieure y résident. Les adeptes du zen, je crois, utilisent d'autres mots pour décrire la même idée, chez qui la question est de laisser chaque porte, chaque fenêtre ouvertes pour que tout rentre et que rien ne reste. Tout cela exige de nous beaucoup d'efforts, des heures et des années, parfois des vies d'entraînement et de pratique, et c'est de cela qu'est né l'état d'esprit qui, aujourd'hui, me caractérise.

Armé de cet état d'esprit, il me fallait aborder notre vie nouvelle. L'idée de responsabilité, je ne l'ai jamais abandonnée, et je ne l'abandonnerai jamais, parce qu'il n'est pas possible, et encore moins pour moi, de dire non à ceux qu'on aime. Simplement, cette vie nouvelle je veux la vivre pour moi, je veux parvenir à ce bonheur terrestre qu'on m'aura tendu peut-être, mais que j'aurais arraché de mes mains. Aujourd'hui plus que jamais et sur cette autoroute, je m'aperçois que l'homme n'est en quête que de cela, à la recherche de son bonheur, et que rien ne doit venir perturber sa marche en avant, sachant bien ce que cela peut créer de conflit.

Je me rappelle André Gide et ses mots si beaux, si vrais pour moi aujourd'hui, encore plus qu'ils ne

l'étaient dans ma jeunesse, lorsque je les découvrais. Gide écrit ainsi dans ses *Nourritures Terrestres* : « Tu n'avais pas raison de moi, tristesse ! Redressez-vous donc, fronts courbés ! Regards inclinés vers les tombes, relevez-vous ! Levez-vous non vers le ciel creux, mais vers l'horizon de la terre. Ne permets pas qu'aucun amour du passé te retienne. Vers l'avenir, élance-toi. La poésie, cesse de la transférer dans le rêve ; sache la voir dans la réalité. Si elle n'y est pas, mets-l'y. »

Tu comprendras que ce voyage à Deauville – notre voyage de début d'année – ne saurait être réduit au développement d'une routine.

Après être sortis du périphérique, nous avons pris l'autoroute A13, direction Rouen : le chemin habituel. Et, comme à notre habitude, nous nous sommes arrêtés sur une aire de repos, un peu au-devant du pont aérien que nous guettions de loin, à travers le pare-brise. L'aire s'appelle Arche, et nous n'aurions manqué cette pause pour rien au monde. S'arrêter ici, c'est un plaisir. C'est grand, aéré, vivant, bien organisé. Nous n'étions pas seuls. Il y avait du monde, beaucoup de monde. Des gens heureux, courtois, enthousiastes, ceux qui partageaient tous la même chance, celle de pouvoir partir en voyage. On se reposait, on buvait un excellent café, très condensé et chaud, on mangeait de bons croissants au beurre. Nous prenions place sur une banquette en bois, bien calés sur son dossier. Paul est le nom de l'enseigne,

mais à toi je dis « Saint Paul » en faisant semblant de me tromper. « Saint Paul » a le mérite de te faire rire comme tu sais le faire, car c'était le nom de ton école au Vietnam, là où je t'ai connue en tant qu'élève, il y a plus de trente ans.

Une demi-heure de repos et, de nouveau, la route.

En deux heures, à vitesse de sénateur, nous arrivions à Deauville. La chose sérieuse commençait : chercher un bon restaurant. Comme d'habitude, c'était à Trouville, la ville à côté. Entre les deux villes, juste un canal et un petit pont à traverser. On dirait deux quartiers d'une même ville, elles sont tellement proches l'une de l'autre. Trouville est bien connue pour ses restaurants, tout le monde y va. Il y a la rue principale qui longe le canal, et où sont regroupées les bonnes adresses. On marchait et, comme d'habitude, c'est toi qui cherchais le restaurant et le menu. Moi je te suivais. Tu faisais la maitresse de maison, et je te faisais confiance, les yeux fermés. J'étais sûr que ce serait parfait, comme d'habitude.

Déguster les fruits de mer, les plats de poissons, au bord de la mer, en sentant le vent nous souffler l'odeur de l'océan, que demander de plus ? Rien qu'un morceau de pain, avec dessus une couche de beurre, c'est un comble de plaisir. Comme si ce n'était pas le même pain, ni le même beurre que d'habitude. Ce midi-là, après le plateau de fruits de mer, le restaurant nous servait un plat de poisson : un bar grillé, avec des légumes, des morceaux de pomme de terre, et des

saucers. Excellent. Lorsque la serveuse nous amenait les assiettes, les deux bars avaient des branches de thym dans la bouche et qui brûlaient, dégageant des filets de fumée qui s'en allaient se disperser dans la salle. Les autres clients regardaient vers notre table. Nous étions comme des stars.

Le repas terminé, de nouveau, direction Deauville, où nous cherchions tranquillement l'hôtel. C'était la première fois qu'on y venait. C'était un petit hôtel, dans une petite rue, tenu par un couple vietnamien. Tu les as rencontrés par hasard, m'as-tu dit, la dernière fois qu'on est venus à Deauville. A Deauville, ville bourgeoise au bord de la mer, trouver un hôtel tenu par des Vietnamiens, c'était quand même peu banal, plutôt sympathique.

C'était pour cette raison que cette fois-là nous ne descendions pas à Normandie Barrière, où nous avions pris l'habitude de venir, non pour la folie des grandeurs, mais pour la beauté du cadre, et la qualité recherchée des prestations. La salle de réception, les salons, les murs et leurs rideaux, les couleurs à dominante rouge et bleu, le tout conférant au cadre un classicisme de bon ton. Le reste est plus anecdotique, ce sont des choses qu'on voit fréquemment dans des hôtels pour gens fortunés : ces photos de célébrités accrochées dans les lieux de passage, ce personnel en uniforme, poli, avenant, à l'écoute des clients.

Il est fort agréable de réaliser que ces belles choses nous sont accessibles. Rien n'est trop beau pour nous deux. C'est la récompense somme toute normale des efforts et du travail accomplis. C'est le signe extérieur de la réussite, pourquoi s'en priver ? Mais je sais aussi que rien n'est aussi dangereux que l'enfermement dans des habitudes immuables, qui à la longue peuvent être transformées en prison. Nous ne sommes pas dupes des apparences, du pouvoir de l'argent car il y a des apparences qui en disent long sur la pauvreté intérieure. L'argent et la richesse ne sont que des moyens, des outils dans la quête d'une vie agréable et bonne ; n'importe, il arrive trop souvent que l'on se perde, que d'outils argent et richesse passent à buts, puis à maîtres, quand il n'y a plus de jugements de valeur qui ne passent par un regard sur son compte en banque. Combien de fois avons-nous été choqués, et attristés par le manque de chaleur humaine dans ce monde des apparences ? Cette personne est très belle, mais glaciale ; celle-ci est riche, mais arrogante. Les signes extérieurs de richesse ici deviennent arguments, mais de qui, et pour quoi ?

Toi et moi, nous nous nourrissons d'autres choses, des choses simples, à portée de mains. Nous sommes faits du même bois et nos racines, pour s'épanouir, puisent aux mêmes sources : simplicité, convivialité, chaleur humaine. Ce sont nos valeurs, les clés de notre bonheur à nous. A toi le rire communicatif et

les conversations, à moi l'écoute. C'est ainsi que nous essayons d'avancer jour après jour, confiants.

Certains disent :

– La victoire est en nous.

Ils n'ont pas tort.

Mais nous disons aussi :

– Le bonheur est en nous.

Le bonheur, c'est la maison qu'on a commencé à construire ensemble, ces dernières années. Pour embellir cette maison, nous parcourons le monde à la recherche des meilleurs matériaux. Cette maison, c'est comme « un enfant » qu'on aurait eu ensemble, né de notre foi en la vie. Enfant qui sera toujours en nous, qui ne nous quittera jamais, et qui grandit en s'enrichissant de notre conscience. Enfant qui est notre propre conscience, ouverte sur le monde. Nous lui faisons voir les chemins que l'on prend. Nous faisons en sorte que les difficultés de la vie, les turbulences du voyage ne viennent pas entamer la disponibilité au bonheur, telle la poussière des jours sur la surface d'un miroir.

A cet enfant, nous parlons de la présence de l'« autre ». Nous lui ouvrons les portes de l'humanisme. Nous lui rappelons sans arrêt que l'homme peut être maître de son destin, et que pour cela, il y a bien sûr la raison, la conscience pour distinguer le vrai du faux, mais il y a aussi une autre forme d'intelligence, celle du « cœur ». Elle est une